

la brindille



Ad Vitam présente
Une production Thelma Films et Manchester Films

la brindille

Un film de
Emmanuelle Millet

Avec **Christa Théret**
Johan Libéreau & Anne Le Ny

France - Durée: 1 h21

sortie le 21 septembre 2011

Distribution: Ad Vitam
71, rue de la Fontaine au Roi - 75001 Paris
Tél. : 01 46 34 75 74
contact@advitamdistribution.com

Presse: Etienne Lerbret & Anaïs Lelong
36, rue de Ponthieu-75008 Paris
Tél. : 01 53 75 17 07
etiennelerbret@orange.fr



Plus d'informations, photos du film et textes du dossier de presse disponibles sur :
www.advitamdistribution.com



synopsis

Sarah, 20 ans, se lance avec détermination dans la vie active lorsqu'elle apprend avec stupeur qu'elle est enceinte de six mois. Elle ne veut pas d'enfant, pas maintenant.

Bouleversée, elle se retrouve déchirée entre sa soudaine condition de future maman et la vie de femme indépendante qu'elle recherche tant.

Entretien avec Emmanuelle Millet

Après des études de relations internationales, Emmanuelle Millet s'investit pleinement dans l'humanitaire auprès de Médecins du Monde. Happée par une autre passion, le théâtre, elle suit en parallèle des cours en amateur puis en professionnel avant de s'intéresser à l'écriture et au cinéma. Elle travaille ensuite pour Handicap International puis avec le Secours populaire pour qui elle mobilise quarante auteurs autour d'histoires courtes sur le thème « La culture, ça change la vie. » Elle réalise, pour cette même association et sur ce même thème, deux documentaires sur le théâtre et un autre, avec l'intervention de Mathieu Amalric, sur le cinéma. Puis elle initie dix courts-métrages contre les violences conjugales, produits par les films du Poisson et Arte, auxquels ont notamment participé, outre la réalisatrice, Patrice Leconte, Zabou Breitman, Bruno Podalydes, Coline Serreau. Lauréate du concours de scénarios contre les discriminations lancé par le Crips en 2008, elle se penche aujourd'hui sur un autre sujet : la maternité comme une non évidence, thématique qu'elle consacre à son premier long-métrage, *La Brindille*.

Votre parcours de scénariste et de réalisatrice est atypique. Comment, de votre formation en relations internationales, en êtes-vous arrivée au cinéma ?

Depuis que j'ai vingt ans, je suis investie dans l'humanitaire et le social. J'ai commencé à travailler sur le développement de financements d'ONG comme Médecins du Monde ou Handicap International : je mettais en avant leurs missions mais aussi les parcours singuliers de personnes aidées. Dans ce travail, les histoires, les trajets des gens sont souvent incroyables, parfois même romanesques. Puis j'ai rejoint le Secours populaire, où mon rôle était de concevoir et d'organiser des événements culturels, de rendre la culture accessible à des gens qui d'habitude n'y ont pas accès. L'aspect d'organisation s'est avéré très utile quand je suis passée à la réalisation. En parallèle, je suivais des cours de théâtre. J'ai eu beaucoup de plaisir à travailler sur des personnages de Shakespeare, Brecht, Tchekhov, leur donner vie, leur inventer un passé.

Qu'est-ce qui vous a amenée à sauter le pas de l'écriture ?
J'ai d'abord commencé à écrire des nouvelles, puis j'ai été primée deux fois en participant à des concours de scénarios de courts métrages, ce qui m'a encouragée à poursuivre dans cette voie.

L'accouchement sous X est rarement abordé au cinéma.

Ni au cinéma, ni dans la vie, c'est un sujet tabou. Les femmes qui ont accouché sous X se confient peu, ont souvent honte de leur geste. Elles sont mal vues, non seulement par l'opinion publique mais aussi parfois par les professionnels de santé. Je n'aurais pas pu retranscrire ce qu'une partie du corps médical

peut dire à certaines femmes : vous devenez vite une mauvaise mère si vous n'allaitez pas votre enfant, alors imaginez lorsque vous l'abandonnez ! Une sage-femme m'expliquait qu'un accouchement sous X était toujours déstabilisant pour l'équipe : c'est un acte peu courant qui peut susciter de l'incompréhension, parfois de la colère, remuer des choses... Personne n'est vraiment préparé à cela. Et puis, c'est un sujet qui soulève beaucoup de questions. Faut-il ou non par exemple contraindre la mère à regarder l'enfant à la naissance pour l'aider à faire le deuil de cette séparation ?

Dans *La Brindille*, il ne s'agit ni de jeter la pierre à Sarah, ni de la défendre. Ce qui m'intéresse, c'est le choix de cette jeune femme. Dans notre société, on parle plus volontiers de l'adoption que de l'abandon, et pourtant, l'un ne va pas sans l'autre. Abandonner son enfant à la naissance est quelque chose qui interpelle, qui interroge. C'est pour ça que j'ai choisi ce sujet.

Votre approche de cette situation n'est pas sociologique, mais de quelle manière vous êtes-vous documentée ?

J'avais besoin de m'imprégner de ce sujet avant même d'écrire une ligne sur l'histoire de Sarah. J'ai lu des documents et des ouvrages sur ce thème et je suis allée à la rencontre des gens. J'ai d'abord eu envie de me rapprocher des femmes qui avaient accouché sous X, de comprendre leur démarche via la lecture de nombreux témoignages. J'ai aussi rencontré des assistantes sociales, des obstétriciens, des sages-femmes, des personnes en charge des adoptions, une directrice de centre maternel. J'ai par ailleurs assisté à plusieurs accouchements, travaillé sur le thème de la maternité et



du déni, un sujet tout aussi tabou et mystérieux. Si cette enquête m'a permis d'alimenter le parcours de Sarah, mon héroïne de vingt ans, cela n'a pas joué dans la construction de ce personnage, ni sur ce qui lui arrive. Elle avance, en dehors de tout diktat moral ou sociétal. Elle a sa personnalité, une détermination à être libre, qui passe d'ailleurs par ce point de non retour, même si au fond de moi, j'ai espéré un temps qu'elle reprenne l'enfant. D'autres jeunes filles auraient réagi différemment de Sarah. Mais elle ne pouvait pas faire autrement. C'était ancré en elle dès le départ.

Le droit à accoucher anonymement a été contesté ces derniers temps...

De plus en plus de pressions sont exercées sur les mères pour qu'elles laissent trace de leur identité. C'est le cas dans le film : une sage-femme propose à Sarah de laisser une lettre avec

son nom à l'enfant. Ces femmes ne se sentent pas capables d'être mère de cet enfant à naître. Comment pourraient-elles l'être à la majorité de celui-ci ? Il y a un traumatisme profondément ancré en elles qui nous dépasse et les dépasse aussi. Une honte et une culpabilité énormes. Revenir en arrière aurait des conséquences dramatiques tant pour la femme que pour l'enfant. Pour autant, il n'y a pas de militantisme dans mon film. J'ai livré les pratiques et des tendances telles qu'elles existent aujourd'hui.

Le scénario s'ancre-t-il dans des témoignages précis ?

Parfois, la réalité transposée au cinéma aurait été difficile à croire. C'est le cas de la jeune fille dont je me suis inspirée pour écrire le personnage de Leïla et que j'ai rencontrée dans un centre maternel. Quittée par son petit ami pour une autre à six mois de grossesse, fâchée avec sa famille qui lui avait dit



« c'est nous ou le bébé », cette jeune lycéenne de 17 ans a accouché sous X espérant sans y croire garder son petit. Elle a été accueillie pendant six mois chez sa belle-mère qui s'est complètement accaparé le bébé. Ce n'est qu'après avoir été placée dans un centre maternel que Leïla est peu à peu parvenue à s'approprier son statut de mère. J'ai rencontré une autre résidente qui venait d'avoir une petite fille et qui n'avait qu'une idée en tête : chercher un père, pour elle et pour l'enfant. Elle était blonde, longiligne, m'a fait penser à une brindille. Un matin, cette jeune fille si vulnérable est partie sans crier gare avec son bébé sous le bras. Comme elle était majeure, on n'a rien pu faire...

Avant d'accoucher, Sarah, dans La Brindille, souffre d'un déni de grossesse : non seulement elle reste filiforme mais elle n'intègre pas l'idée qu'un enfant croît dans son ventre. Du point de vue du récit, ce déni me permettait de placer Sarah face au choix de l'abandon puisque le délai possible pour avorter était passé. Le phénomène du déni relève du psychisme : Sarah est « protégée » par son mental des symptômes de la grossesse. Dans le film, le déni de Sarah se transforme en « dénégation » : il y a d'abord une prise de conscience de la réalité puis une annulation de cette conscience. Dans leur livre, *Elles accouchent et ne sont pas enceintes*, les deux grands spécialistes du déni de grossesse, les Drs Sophie Marinopoulos et Israël Nisand expliquent que dans ce cas précisément, « deux personnalités agissent ainsi l'une à l'abri de l'autre ». Bien plus tard, quand Sarah confie à son petit ami qu'elle est enceinte et décide de retourner au centre maternel, son ventre se met à croître peu à peu. Elle accepte enfin sa grossesse.

Mais ce n'est qu'à la naissance que Sarah prend vraiment conscience de l'existence du bébé.

En effet, c'est en l'entendant pleurer et en sentant son corps soudain vide. Certaines jeunes filles du centre que j'ai visité prolongeaient ce déni après la naissance : elles laissaient le bébé quelque part, ou oubliaient de le nourrir ou de le changer, partaient en boîte de nuit, ne savaient pas qu'un bébé peut pleurer même dans des situations bénignes...

Il y a un paradoxe à voir Sarah entourée d'enfants alors qu'elle semble indifférente à celui qu'elle porte.

Sarah a quelque chose d'une « baby doll », d'où son nom, Sarah Dole. Elle a gardé cette part d'enfance, spontanée, naturelle, à l'affût de ce qui l'entoure. Elle est sensible à cette petite fille en trottinette qui récite un poème, amusée par cette autre enfant qui joue à cache-cache non loin d'elle dans un square et qui lui fait signe de ne rien dire. Elle s'amuse aussi avec une boule remplie d'étoiles chez Thomas, regarde le bateau s'éloigner dans le port avec des yeux de gamine... Sa force réside dans ce côté rêveur, dans sa capacité à s'échapper de la réalité, justement. Elle a aussi une façon de manger très enfantine : elle grignote une tranche de jambon, ne mange que les fruits du clafoutis... Elle n'a pas le comportement d'une « adulescente » finalement et c'est cela aussi qui la

différencie des deux stagiaires du musée et des résidentes du centre maternel.

Comment s'est passée votre rencontre avec Christa Thérêt, qui porte véritablement le film ?

Mes productrices avaient produit *Le Bruit des glaçons* de Bertrand Blier, dans lequel jouait Christa. Elles m'ont proposé de lui envoyer le scénario. Elle l'a reçu par coursier, lu dans les deux heures et nous a immédiatement appelés pour dire qu'elle était partante. Le lendemain soir, nous devions nous rencontrer brièvement : on ne s'est quittées qu'à minuit et demi ! Dans *LOL*, Christa jouait un personnage plus jeune, dans son temps, donc en un sens, ce rôle n'était pas une évidence. Quand nous nous sommes vues, j'ai su que Christa avait tout de Sarah : spontanée, joyeuse, authentique, si jolie. Elle dégage aussi une certaine fragilité, une douceur mélancolique, a un monde intérieur assez secret. Elle a su s'emparer du rôle avec une aisance déconcertante. Sur le plateau, il suffisait de quelques mots seulement, parfois un simple échange de regards et Sarah était là. Christa dispose d'une palette de jeu riche et subtile. Et puis elle est très cinématographique : elle attire le regard.

Johan Libéreau s'est-il lui aussi imposé d'emblée ?

Pour le rôle de Thomas, nous avons fait un casting. Les comédiens étaient tous plus charmants les uns que les autres, peut-être un peu trop dans la séduction. Il fallait que Thomas puisse attirer Sarah par son physique mais aussi par sa capacité à être disponible, agréable, sérieux, solide, rassurant. Et puis Johan Libéreau est arrivé, très ouvert, un beau regard, le sourire franc : il a dit « Bon, on y va ? », et quand il est sorti de la pièce après son bout d'essai, je savais qu'on avait Thomas. Le couple qu'il formait avec Christa était cohérent, naturel.

Les jeunes mères du Centre maternel jouent leur propre rôle ?

Non, j'ai fait un casting à Marseille, je cherchais des jeunes filles très diverses. Une fois ces dix jeunes filles choisies, je les ai réunies, je leur ai raconté l'histoire, le fonctionnement d'un centre maternel et les raisons pour lesquelles des jeunes filles peuvent s'y trouver. Puis j'ai demandé à chacune d'imaginer les circonstances de sa grossesse et la raison de sa venue dans ce centre, avant une deuxième étape : les retrouver ensemble dans leur costume, avec un faux ventre. Là, deux par deux, je leur ai demandé de se poser l'une à l'autre des tas de questions sur les raisons de sa venue au centre, leurs sentiments vis à vis de leur famille, du père de l'enfant : elles sont entrées à fond dans le jeu, devenaient de plus en plus précises, développaient soudain des sentiments pour le père. L'une éprouvait un manque et voulait lui écrire, l'autre se venger. Quand elles sont venues sur le plateau, elles avaient toutes leur histoire en tête, ce petit bagage qui allait les aider à occuper légitimement leur place dans ce centre maternel.

En général, donnez-vous beaucoup d'indications aux acteurs ?

Je parle beaucoup en amont avec eux de leur personnage, de ses liens avec les autres. Une fois que l'acteur a intégré

son rôle, je le laisse libre, lui rappelant seulement le contexte, son état et éventuellement son objectif à l'instant de l'histoire. Par contre, le texte était respecté. Le scénario et les dialogues sont très travaillés. Avant de le confier au CNC, je l'ai lu et relu, avec en tête le livre des frères Dardenne, *Au dos de nos images*, qui enjoint à une écriture tenue, rigoureuse, à l'opposé de tout bavardage naturaliste.

Les « adultes » (la génération des parents de Sarah) ont une place à part dans le scénario: sans être absents, ils sont tenus en marge de l'histoire: il y a le directeur de la galerie qui la renvoie sans état d'âme, la mère qui reste hors-champ.

Il était important pour moi de montrer que Sarah ne pouvait pas s'appuyer sur sa mère... (qui dans cette hypothèse l'aurait certainement aidée à élever le bébé), de même que je ne raconte pas la conception de ce bébé: quand le film commence, le père a déjà disparu de sa vie. Je ne voulais pas aborder mon personnage sous l'angle de la psychologie, prétexter une mère distante qui serait venue justifier son geste, ou encore l'inscrire dans un déterminisme social: il est clair pour moi qu'elle est issue de la classe moyenne, elle est bachelière, et sa liberté passe par le travail. Elle est cette chenille qui va devenir papillon, si proche de l'enfance mais bien décidée à s'envoler dans sa vie d'adulte! Et puis, le déni et l'abandon restent de façon générale, dans leur appréhension, quelque chose de très mystérieux. Ils relèvent du psychisme, pas du psychologique. Ce qui ne fait pas pour autant de Sarah un monstre.

Sonia, la directrice du centre maternel, fait preuve d'une chaleur presque maternelle.

Oui, tout à fait. Elle est déconcertée par cette jeune femme fuyante, et en même temps elle s'y attache, la sait différente des autres. Elle la guide, l'alerte, l'aide à préparer le trousseau du bébé, essaie de la rendre responsable sans la déposséder de son choix. Je souhaitais qu'Anne Le Ny interprète Sonia parce qu'elle allie l'autorité à une très belle sensibilité et à un brin de fantaisie. Comme la directrice du planning familial (Laure Duthilleul), Sonia fait partie des professionnels qui entourent Sarah et qui « font leur travail » dans le respect de sa décision. Pour dessiner ces personnages, je me suis inspirée de professionnels que j'ai rencontrés, notamment une directrice de centre maternel que j'ai présentée à Anne Le Ny et dont elle s'est peut-être aussi inspirée...

Thomas (Johan Libéreau), l'étudiant que séduit Sarah, n'est pas un professionnel et pourtant il lui donne un conseil qu'elle suit: celui de prévenir le bébé qu'elle va s'en aller.

Thomas est un garçon droit, simple, aimant, pragmatique aussi: il l'héberge, il tombe amoureux d'elle, va jusqu'à lui proposer de la prendre sous son aile avec l'enfant. Il veut la garder près d'elle c'est sûr, mais je pense que l'idée de l'abandon lui est insupportable, il a perdu sa mère jeune, tout ça le travaille. Sarah n'est pas dans cette logique-là et lorsqu'elle revient le voir après l'accouchement pour lui dire

qu'elle quitte Marseille, il pense à l'enfant. Et de manière tout aussi pragmatique, il lui demande si elle a dit aussi au bébé qu'elle partait. Thomas est un passeur: il donne à Sarah la clé qui lui fera assumer pleinement son geste. Tous les deux ont chacun à leur manière une grande maturité.

Pourquoi avoir situé le film à Marseille ?

D'abord, Marseille offre des décors incroyables et très diversifiés. Sarah est une jeune fille en marche. Dans son parcours, elle passe dans de nombreux endroits, s'y perd, s'y arrête parfois, y vit temporairement... Et puis la lumière est très solaire, elle vient contrebalancer avec le côté sombre de la situation. En fait, ce n'est pas l'aspect urbain que je souligne mais plutôt des endroits à la périphérie, un peu décentrés, comme l'est Sarah. Elle croise souvent des routes, passe à côté ou au-dessus de voies ferrées, entend des trains: elle cherche son chemin, ou plutôt, elle le trace. Rien n'est installé.

Tout en étant contemporain, La Brindille dégage une atmosphère intemporelle.

Il était important pour moi qu'on ne voie aucune enseigne de magasin, aucune marque. Pour les costumes et les accessoires, je ne voulais pas une panoplie trop actuelle (baskets Converse, écouteurs, téléphone portable). Elle a un côté hors mode. Cette légère intemporalité maintient un côté romanesque, qui va dans le sens de l'épure que je recherche, et se traduit ailleurs par le choix de laisser des éléments hors-champ. Dans la scène de l'étreinte amoureuse entre Sarah et Thomas, par exemple, la caméra suit les lignes d'un tapis: on sait ce qui se passe à quelques mètres, le montrer n'apporterait rien de plus.

Au-delà des lieux, le film a une unité visuelle de couleurs, de lumière, qui lui confère une grande douceur malgré son sujet.

Comme les décors peuvent être un peu rugueux, la douceur de la lumière fait contrepoids. Les couleurs s'imposent par petites touches. J'ai choisi Antoine Héberlé comme chef opérateur justement pour sa lumière à la fois douce et étudiée: je pense à *Mademoiselle Chambon* ou *Les Méduses*, sur lesquels il a travaillé. J'ai storyboardé l'ensemble des scènes (je dessine très mal!) puis on a affiné ce travail avec Antoine sur les décors. Les travellings participent de cette fluidité. L'idée est de suivre une jeune fille en mouvement, dans ce qu'on pourrait appeler un *walk movie*, une forme piétonnière du *road movie*...

Comment la musique accompagne-t-elle ces trajets ?

Le film comporte un grand nombre de décors, de déplacements, de séquences. Les compositions de Christophe Julien tissent un lien entre certaines scènes très courtes, sans que le récit ne paraisse haché. Par exemple, après que Sarah a jeté son échographie à la poubelle et longé un muret avec des tags (qui sont, comme l'échographie, des signes, des traces de vie), le plan suivant la montre tirant sa valise jusqu'au centre maternel. La continuité musicale permet de relier les deux moments, même si du temps s'est écoulé.



Christa Théret

Filmographie

2010 *La brindille* de Emmanuelle Millet
Voie rapide de Christophe Sahr
Mike de Lars Blumers

2009 *Village des ombres* de Fouad Benhammou
Le bruit des glaçons de Bertrand Blier
L'hôpital (court-métrage) de Maud Geffray et Sébastien Chenut

2008 *LOL (laughing out loud)* de Liza Azuelos
 Nomination Jeunes Espoirs César 2010
1994 (court-métrage) de Maud Geffray et Sébastien Chenut

2006 *Et toi t'es sur qui?* de Lola Doillon
 Sélection Un certain regard/Festival de Cannes 2007

2005 *Le couperet* de Costa Gavras

TELEVISION

2009 *Le mariage de chiffon* de Jean-Daniel Verhaeghe

Les Producteurs

Après *Le Bruit des glaçons* de Bertrand Blier et *La Clé des champs* de Claude Nuridsany et Marie Pérennou, *La Brindille* est la troisième collaboration des productrices Christine Gozlan (THELMA Films) et Catherine Bozorgan (MANCHESTER Films).

Après avoir collaboré à plus de 200 films auprès du producteur Alain Sarde, Christine Gozlan a produit une quinzaine de films depuis la création en 2004 de sa société aux côtés de réalisateurs confirmés (Danièle Thompson, Laurent Tuel, Isabelle Mergault...) ou de jeunes metteurs en scène en produisant notamment les premiers films de Jacques Fieschi, Alain Monne, Xavier de Choudens ou Karine Silla...

Lauréate de la Fondation Lagardère, Catherine Bozorgan a produit le dernier film d'Albert Dupontel, *Le Vilain*.

liste artistique

Sarah Christa Théret
 Thomas Johan Libéreau
 Julie Maud Wyler
 Sonia Anne Le Ny
 Responsable planning familial Laure Duthilleul
 Sage femme accouchement Nina Meurisse
 Obstétricien Cyril Guei
 Médecin   chographe Nicolas Marié
 Leila Myriam Bella
 Marie Emilie Chesnais

liste technique

Auteur- Réalisatrice Emmanuelle Millet
 1  r assistant réalisateur Dominique Furg  
 Scripte Claudia Neubern
 Production Manchester Films (Catherine Bozorgan)
 Thelma Films (Christine Gozlan)
 Directeur de production Yvon Crenn
 Régisseur général Coralie Roy
 Régisseur adjoint Aurélie Brenguier
 Directeur de la photographie Antoine H  berl  
 Photographes de plateau Catherine Cabrol
 Gala Reverdy
 Chef opérateur son Nicolas Favre
 Créatrice de costumes Sylvie Gautrelet
 Chef décoratrice Carine Levoyer
 Musique originale Christophe Julien
 Chefs monteuses Emmanuelle Castro
 Anny Danch  
 Chef monteur son Sylvain Malbrant
 Mixeur Emmanuel Croset
 Bruiteur Patrick Egreteau

Avec la participation de
 Canal +, Cin  Cin  ma et TV5 Monde
 du Centre National de la Cinématographie et de l'Image Animée
 et le soutien de la Région Provence Alpes Côtes d'Azur
 en association avec la Sofica la Banque Postale Image 4

Fiction - France
 Durée : 1h21
 Format image : 35mm/DCP - 1:1.85
 Format son : Dolby SR-SRD
 Visa Ni : 126924
 ' photos Catherine Cabrol et Gala Reverdy
 ' 2011Manchester Films - Thelma Films



Plus d'informations, photos du film et textes du dossier de presse disponibles sur :
www.advitamdistribution.com